

TERESA GIERMAK-ZIELIŃSKA  
Université de Varsovie

## DÉCODER À TRAVERS LES ÂGES: TRADUCTION POLONAISE DES TEXTES D'ANCIEN FRANÇAIS

Abstract. Giermak-Zielińska Teresa, *Décoder à travers les âges: traduction polonaise des textes d'ancien français* [Decoding through the ages. Polish translations of Old French texts]. *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXV/XXVI: 2000, pp. 125-133. ISBN 83-232-0965-0, ISSN 0137-2475.

The main problem discussed is how a contemporary Polish reader is supposed to receive a translation of a medieval text. The traditional choice between a philological translation and a stylistically enhanced text is not relevant according to the E. Nida's theory of the dynamic equivalence. In his translation theory, special emphasis is given to the achievement of good readability. Some solutions resulting from author's practical experiences are proposed.

Dans cette présentation sont exposés quelques problèmes relatifs à la traduction d'un texte médiéval et sa réception par les lecteurs contemporains. Bon nombre de réflexions que je formule sont le résultat d'une expérience personnelle; j'ai traduit, en étroite collaboration avec une spécialiste de la philosophie médiévale, deux importants textes français datant du XIII<sup>e</sup> siècle: *Li livres dou tresor* de Brunetto Latini et *Le Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris et Jean de Meun<sup>1</sup>. Ce travail nous a obligées à affronter des difficultés d'ordre très divers, allant de la pure compréhension du texte jusqu'à la réception présumée, chez les lecteurs polonais, du sens et des connotations véhiculées par l'original. Pour les deux ouvrages nous nous sommes basées sur les textes originaux. Les versions françaises modernes (elles existent pour tous les deux textes), avaient été consultées d'un oeil critique. Il faut cependant avouer que, dans quelques cas précis, elles ont été notre dernier recours, à savoir là où le passage traduit s'avérait particulièrement obscur et même le commentaire fourni par l'édition critique n'apportait pas tout l'éclaircissement souhaité.

Ce qui m'intéresse en particulier, ce sont les conditions de réception d'un texte médiéval français ou, plus généralement parlant, d'un texte ancien provenant d'une langue étrangère dans notre culture et notre expression linguistique. Un texte médiéval était conçu et s'adressait d'abord à un public connu de l'auteur, c'était donc un

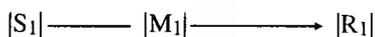
<sup>1</sup> Traduits par M. Frankowska-Terlecka et T. Giermak-Zielińska.

message produisant son effet direct sur le destinataire. Ce dernier, contemporain de l'auteur, partageait avec celui-ci le code linguistique ainsi qu'un vaste domaine de connaissances et de croyances grâce auxquelles étaient assurées la compréhension au niveau référentiel ainsi que la transmission des connotations. Le message que l'auteur adressait à ses contemporains pouvait enfin déclencher des émotions, susciter des passions, souhaitées ou inattendues, mais dans une certaine mesure au moins prévisibles. Cet échange auquel participaient l'auteur et le destinataire unis par la situation de communication ainsi que par les connaissances et croyances partagées représente une situation d'énonciation directe; la relation auteur – message – destinataire est comparable à celle d'un auteur d'articles d'actualité vis-à-vis ses lecteurs. Cependant, une oeuvre littéraire est d'habitude envisagée, conformément à la tradition et probablement au désir de tout auteur, sous l'angle de la pérennité. Cela implique pour le moins le fait que l'univers cognitif du destinataire par rapport à celui de l'auteur ne représente qu'une intersection en matière de code, des connaissances et croyances, enfin de sensibilité esthétique. Il va sans dire que tout cela est fonction de la différence majeure, celle de la distance temporelle séparant la première apparition de l'oeuvre de sa réception tardive.

Ces remarques assez banales ont pour but de mieux cerner les conditions dans lesquelles s'opère la réception d'une oeuvre littéraire non seulement à travers le temps, mais aussi à travers le décalage linguistique et culturel.

Le modèle auquel se réfèrent les travaux modernes sur la traduction est celui de Eugene Nida<sup>2</sup>; lui-même traducteur de la Bible, Nida met l'accent sur la nécessité d'une «équivalence dynamique» entre deux textes, en la mettant bien au-dessus d'une simple équivalence formelle. Le texte en langue-cible (LC) doit produire le même effet sur le destinataire R<sub>2</sub> qu'aurait fait le texte original sur R<sub>1</sub>. Ceci n'est possible que lorsque le traducteur tient compte aussi bien de la structure du texte que des relations entre les deux cultures. L'aspect fonctionnel, dynamique de la traduction est lié au rôle crucial du receptrer qui est censé accueillir le texte en LC de manière critique et porter un jugement sur sa valeur.

Suivant le modèle de E. Nida, le transfert interlinguistique et interculturel du message se fait en trois étapes; dans un premier temps il y a transfert du message M<sub>1</sub> entre l'auteur S<sub>1</sub> (Source) et R<sub>1</sub> (Récepteur du texte original)



Dans un deuxième temps, le traducteur qui est l'intermédiaire bilingue, à la fois récepteur (R<sub>2</sub>) de M<sub>1</sub> et source (S<sub>2</sub>) de la traduction M<sub>2</sub> adresse son message au receptrer R<sub>2</sub>:



Les contextes linguistiques et culturels de deux messages sont, bien sûr, différents.

<sup>2</sup> E. Nida (1969). Je cite ce texte d'après le recueil *Readings in Translation Theory*, ed. by Andrew Chesterman, Oy Finn Lectura Ab, 1989. Dans les renvois, les numéros de pages sont ceux de Chesterman 1989.

Enfin Nida postule une troisième instance R<sub>3</sub>-S<sub>3</sub> qui représente le critique censé faire la comparaison de M<sub>1</sub> à M<sub>2</sub>, ainsi que juger de l'effet produit sur R<sub>2</sub> par le texte traduit<sup>3</sup>. Une telle instance se place tout naturellement en dehors du cadre Source – Message – Recepteur qui nous intéresse ici.

Ramené à la situation de traduction d'un texte médiéval français en polonais moderne, ce schéma permet de cerner les enjeux d'une traduction à travers les âges. C'est la situation de R<sub>2</sub>, récepteur du message en langue-cible, qui est de mon point de vue particulièrement intéressante.

La traduction d'un texte médiéval français s'adresse à un public cultivé, aux amateurs de lettres munis d'une expérience et de connaissances qui permettent non seulement de comprendre mais aussi d'évaluer la qualité de l'oeuvre et même de se laisser entraîner par des émotions déclenchées par la lecture. Une réception riche et complète est rendue possible grâce à l'existence d'un domaine cognitif/culturel, patrimoine commun des lecteurs cultivés. Dans ce patrimoine deux composantes doivent être signalées:

- des repères pour une évaluation esthétique du texte traduit en polonais (ces repères sont constitués par la culture livresque partagée avec d'autres locuteurs natifs);
- la culture générale, soit la tradition antique et médiévale européenne.

On devrait s'attendre à ce que la réception (et l'évaluation) des qualités esthétiques ait pour repère une assez large connaissance, chez les lecteurs polonais, de textes médiévaux, aussi bien ceux traduits du français que des autres langues européennes. Or, les traductions polonaises du français médiéval représentent un choix décidément pauvre. Un lecteur polonais moyen n'avait pratiquement, jusqu'à la fin des années '80, eu à sa disposition que le recueil *Arcydziała francuskiego Średniowiecza*<sup>4</sup> contenant les traductions des *Lais* de Marie de France, de *Perceval ou le conte du Graal* de Chrétien de Troyes<sup>5</sup>, de *Chanson de Roland*, de *Roman de Tristan et Iseut*, enfin du *Testament* de François Villon<sup>6</sup>. Il existe aussi un recueil de la poésie française en deux volumes dont le premier renferme un assez grand nombre de textes d'ancien français<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> Cependant, un critique connaît l'original, ce qui n'est pas le cas d'un récepteur ordinaire. Aujourd'hui, la qualité de la traduction est jugée d'après l'effet de compréhension chez un lecteur moyen: «Rather, one must determine the extent to which the typical receptors of M<sub>2</sub> really understand the message in a manner substantially equivalent, though never identical, with the manner in which the original receptors comprehended the first message» (E. Nida, p. 95). Il va sans dire que ce postulat est irréalisable dans le cas des traductions «à travers les âges».

<sup>4</sup> *Arcydziała francuskiego Średniowiecza* (1968).

<sup>5</sup> Les deux textes ont été traduits par Anna Tatarkiewicz.

<sup>6</sup> Ces trois traductions sont de T. Boy Żeleński. Seul le *Testament* a pour source le texte du XV<sup>e</sup> s., les deux autres sont basées sur les traductions en français moderne.

<sup>7</sup> J. Lisowski (1966). Dans le tome 1 on trouve entre autres la poésie des troubadours, les poèmes choisis de Thibaut de Champagne, Colin Muset, Rutebeuf, Adam de la Halle, Guillaume de Machaut, Eustache Deschamps, Christine de Pisan, Alain Chartier, Charles d'Orléans, François Villon. Les traductions ont été faites par de très bons traducteurs parmi lesquels on il y a aussi bien des philologues que des poètes: Leopold Staff, Artur Międzyrzeczki, Jarosław Iwaszkiewicz (*Chanson de Roland*, traduite auparavant par Boy).

Cependant, les traductions connues le mieux restent celles de T. Boy-Żeleński. En même temps, elles sont les plus marquées stylistiquement. Étant d'une excellente qualité stylistique et littéraire, les traductions de Boy se laissent lire comme de très bons textes originaux mais, en même temps, elles témoignent parfois d'une infidélité flagrante par rapport à l'original. On peut donc supposer que le lecteur-récepteur, s'il connaît les traductions de Boy-Żeleński, se fait une idée très spéciale d'un texte médiéval français, puisqu'il le voit à travers l'imagerie pittoresque, vivante et fantaisiste du poète-traducteur.

Un traducteur qui aurait l'ambition non pas d'imiter Boy-Żeleński, mais plutôt de lui opposer un autre style de traduction, se trouve donc bien embarrassé. La traduction doit trouver son public: comment convaincre un lecteur potentiel d'accepter une optique différente?

Une mesure proposée par Nida à propos des situations de décalage culturel entre la source et la cible c'est instaurer un rapport dynamique entre les deux langues et les deux cultures. Essayons de voir ce que l'on peut tirer de ce postulat théorique.

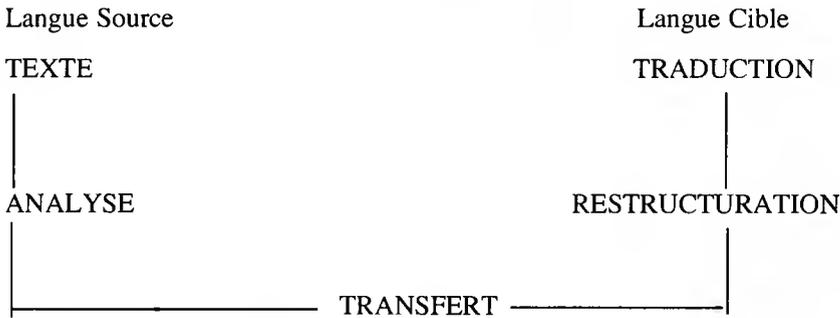
Le traducteur, supposé parfaitement bilingue selon Nida, se trouve au croisement des deux langues et des deux cultures. Dans ce cas précis cependant la connaissance de la LS, en l'occurrence de l'ancien français, chez le traducteur ne peut être qu'indirecte et passive, du fait de la grande distance historique. Le traducteur devra utiliser en premier lieu ses capacités spéculatives et déductives, basées sur un savoir philologique, plutôt que de mettre à profit sa compétence de locuteur bilingue puisque, en fait, il n'en est pas un. Outre les problèmes purement linguistiques, il aura à analyser et décoder tout l'environnement culturel du message ce qui n'est possible qu'à condition de mettre en oeuvre une solide érudition concernant divers aspects de la vie et de la pensée médiévales<sup>8</sup>.

Comme on a déjà mentionné, E. Nida met l'accent sur la nécessité d'une équivalence dynamique entre le texte  $M_1$  en LS et sa traduction  $M_2$ , par quoi il entend une similitude de l'effet produit par  $M_2$  sur le récepteur  $R_2$  à celui produit par  $M_1$  sur  $R_1$ .

Comme l'équivalence de l'effet produit est une notion se prêtant mal à l'objectivisation, il serait plus prudent, me semble-t-il, de mettre l'accent sur ce que Nida considère comme l'une des conséquences de la traduction dynamique, à savoir la recevabilité. Cela veut dire que la tâche du traducteur consiste à rendre  $M_2$  accessible au lecteur en LC dans le respect de la culture «d'accueil». J'ajouterai à cela que, outre les égards à la culture de LC, le transfert d'un texte d'ancien français dans un autre milieu culturel doit tout aussi bien respecter l'originalité du style de  $M_1$  en langue source et son caractère autonome par rapport à la langue cible. Précisons tout de suite que, par respect vis-à-vis de l'originalité du style du  $M_1$ , j'entends en premier lieu l'abandon des techniques «polonisantes» (dont il sera encore question) dans le style adopté, ainsi que le respect de l'environnement culturel du  $M_1$ .

<sup>8</sup> C'est pour cette raison que les traductions de Brunetto Latini et du *Roman de la Rose* ont pour auteurs une spécialiste en philologie et une spécialiste en philosophie médiévale.

Voyons aussi la description des étapes de la traduction, toujours suivant le modèle proposé par E. Nida<sup>9</sup>. Ces étapes ou procédures se présentent, dans l'ordre chronologique, comme suit:



La procédure d'analyse commence au niveau grammatical du texte. D'après Nida, elle consiste à transformer les segments du texte en phrases-noyaux qui seraient, selon lui, le mieux appropriées aux démarches ultérieures de la traduction. Disons tout de suite que, confronté à la syntaxe de l'ancien français dont on connaît la spécificité par rapport à celle de la langue moderne, le traducteur ressent plutôt la nécessité de remettre les segments en ordre fixe (sujet-verbe-complément); une fois l'ordre «logique» rétabli, la restitution des structures de base (phrases noyaux) n'est pas impérative.

Une analyse des connexions interphrastiques est non moins importante pour saisir de manière globale le texte traduit. A titre d'expérience, j'ai analysé quelques connecteurs exprimant l'explication, la justification, etc., dans *Li livres dou tresor* de Brunetto Latini<sup>10</sup>. L'analyse a confirmé une grande diversité de la portée des connecteurs<sup>11</sup> ainsi que la complexité des inférences qui relient non seulement des segments du texte entre eux, mais aussi un segment à une présupposition faisant appel à un patrimoine de connaissances partagées. En voici un exemple: *A ce commence mon conte, car après bon commencement ensiut bonne fin*<sup>12</sup>. L'anaphorique à *ce* semble renvoyer à un segment qui précède, mais en fait il n'en est rien. De plus, le segment introduit par *car*, au lieu d'expliquer ce renvoi, évoque une espèce de lieu commun dans le genre de *tout est bien qui finit bien*, introuvable dans le texte. Le renvoi anaphorique a donc pour cible ce lieu commun sous-entendu et non pas un segment explicite dans la partie précédente. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres montrant le genre de difficultés au niveau de la structure du texte auxquelles le traducteur doit faire face.

<sup>9</sup> E. Nida, p. 82.

<sup>10</sup> T. Giermak-Zielińska, (1992).

<sup>11</sup> Par la portée on entend les limites des segments reliés par le connecteur en question.

<sup>12</sup> Traduction littérale: «A ceci commence mon récit, *car* après un bon commencement vient une bonne fin»).

La deuxième démarche d'analyse dans le schéma de Nida concerne le niveau sémantique. Nida met en garde contre les difficultés pouvant surgir de la spécificité culturelle<sup>13</sup>. Un autre aspect important c'est l'analyse du sens connotatif (*connotative meaning*) des structures syntaxiques et sémotactiques. Il s'agit là d'une analyse stylistique au point de vue de la cohésion et des valeurs communicatives (en particulier, la façon dont les séquences sont combinées afin d'éveiller et de soutenir l'intérêt du lecteur). Nous verrons l'importance de ces données analytiques dans la partie consacrée à la restructuration.

Après l'analyse vient le transfert auquel Nida attache une grande importance: il compare cette démarche à la recherche d'un gué qui permet de traverser avec le moins de difficulté un cours d'eau impétueux. Il accentue la nécessité d'un transfert des composants sémantiques et non des mots<sup>14</sup>. Dans le transfert du contenu référentiel du message trois types de redistribution peuvent être appliqués:

1) redistribution complète; dans le cas des structures idiomatiques il s'agit de trouver une mise en forme appropriée à la langue-cible, de préférence une structure idiomatique propre à LC;

2) redistribution analytique d'une seule unité de la LS. Elle intervient là où une notion, peu familière ou inconnue à la communauté linguistique de LC, doit être introduite par une paraphrase explicative.

3) synthèse des composants de la LS.

Le transfert peut être comparé à un projet de texte en LC, projet qui n'est évidemment pas une traduction littérale (celle-ci pourrait s'éloigner de l'effet souhaité, contrairement à l'objectif principal du transfert!), mais qui contient les principales instructions nécessaires pour une mise en forme du texte en LC.

La dernière procédure – la restructuration – doit être envisagée sous deux aspects: formel et fonctionnel. La restructuration formelle consiste à déterminer de façon adéquate pour LC le style de M<sub>2</sub>, conformément au genre littéraire qu'il représente. En ce qui concerne les genres littéraires, la tâche est particulièrement ardue, car dans différentes cultures les formes élaborées pour un genre donné ne sont évidemment pas identiques<sup>15</sup>. La restructuration fonctionnelle vise l'effet que l'on souhaite déclencher chez le récepteur (R<sub>2</sub>) en langue cible. A ce propos, voici quelques remarques concernant un texte traduit de l'ancien français.

Comme il vient d'être dit, le lecteur polonais moyen est très peu familiarisé avec les textes médiévaux français traduits en polonais. La célébrité de Boy et son style bien à lui ont empreint la sensibilité esthétique du public polonais cultivé. Le traduc-

<sup>13</sup> «In translating a text which represents an area of cultural specialization in the source language but not in the receptor language, the translator must frequently construct all sorts of descriptive equivalents so as to make intelligible something which is quite foreign to the receptor» (E. Nida, p. 90).

<sup>14</sup> «the words may be likened to suitcases used for carrying various articles of clothing. It really does not make much difference which articles are packed in which suitcase. What counts is that the clothes arrive at the destination in the best possible condition, i.e. with the least damage. The same is true in the communication of referential structures» (E. Nida, p. 92-93).

<sup>15</sup> «... the real problems are not in the existence of the corresponding literary genres, but in the manner in which such diverse forms are regarded by the people in question» (E. Nida, p. 94).

teur qui maintenant se décide à travailler sur un texte d'ancien français doit avoir dans l'esprit les connaissances et les goûts établis par la tradition de ses présumés lecteurs. Quels sont donc les traits caractéristiques des traductions de Boy qui restent gravés dans la mémoire collective des lecteurs polonais?

Le plus important c'est celui d'une langue assez fortement archaïsante, néanmoins compréhensible, pleine de fantaisie, parfois d'humour et marquée d'une haute qualité esthétique. Cela est dû d'abord au fait que Boy, grand amateur de la littérature polonaise, en particulier des oeuvres de la Renaissance, savait à merveille tirer parti de ce patrimoine commun. Il a également exploité le fait que le public polonais, surtout ses contemporains, était familiarisé avec les imitations stylistiques «historiques». Rappelons la grande mode des romans historiques qui a bien dépassé le cadre du Romantisme et a subsisté en Pologne jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle. Le style de Henryk Sienkiewicz reste un exemple inégalable: cet auteur a su atteindre la perfection dans l'imitation de la langue des «Sarmates», soit celle du baroque polonais, dans sa très célèbre *Trylogia* chère à des générations des lecteurs. C'est donc ainsi que se présente l'univers des connaissances d'un lecteur polonais cultivé (mais non d'un spécialiste de la littérature, bien sûr), en ce qui concerne le passé littéraire. Les attentes d'un tel lecteur se dirigent tout naturellement vers quelque chose de connu: il ne serait pas surpris de voir la traduction d'un texte médiéval français teintée de tournures empruntées à Kochanowski, voire même à *Trylogia*. Il s'y serait réperé facilement.

Ensuite, Boy s'était plu à poloniser une grande partie des noms propres et des toponymes, soit en inventant des équivalents polonisés des mots français, soit en optant pour différentes sortes de calques ou une paraphrase libre. Il ne répugnait pas aux procédés expressifs, faciles dans une langue comme le polonais, mais dans certains cas inexcusables. Son talent de poète et sa prédilection pour l'harmonie et la richesse d'expression l'emportaient sur le respect de l'original. Ce sont pourtant ces qualités-là qui font de ses traductions des oeuvres de grande valeur, dont le succès restera encore longtemps plus grand que celui des versions pédantes, fidèles mais sans âme.

On voit donc quel est l'enjeu d'un traducteur de nos jours confronté d'une part aux attentes du public polonais et de l'autre soucieux de garantir à sa traduction un maximum de transparence, afin de permettre au lecteur de savourer la nouveauté d'un texte et d'une culture qu'il n'avait peut-être pas l'occasion de connaître auparavant. Cependant, il faut souligner encore une fois que, en matière d'imitation stylistique basée sur des textes polonais anciens, toute procédure de ce type est fautive dès le départ; les textes médiévaux polonais sont relativement rares et, mis à part quelques-uns, mal connus ou ignorés du grand public. Par ailleurs, la langue des textes médiévaux polonais que nous connaissons est aujourd'hui pratiquement incompréhensible: il serait donc insensé d'en essayer une imitation et, même si celle-ci pouvait être une réussite philologique, le texte traduit serait, du fait de sa difficulté et son étrangeté, inaccessible au lecteur moyen.

Essayons donc de déterminer les conditions de restructuration et partant, de réception d'un texte d'ancien français en polonais moderne.

## LE VOCABULAIRE

Il semble tout indiqué de choisir un vocabulaire neutre, c'est à dire ni trop archaïque, ni anachronique par son évidente modernité. Renoncer aux archaïsmes n'est pas du tout difficile: dans un texte écrit contemporain ils ne peuvent avoir qu'une fonction esthétique dont l'effet me semble très souvent contestable. Eviter des anachronismes est une démarche comportant beaucoup plus d'embûches. Pour ce faire, le traducteur doit s'en remettre à son intuition linguistique, confirmée par la consultation des dictionnaires. Tous les mots ressentis comme récents (il ne s'agit évidemment pas de néologismes, cela va de soi, mais de mots correspondant à une réalité nettement postérieure au texte en LS) doivent être évités dans la mesure du possible.

## LA SYNTAXE

L'ordre de la phrase en polonais moderne peut correspondre au schéma basique S-V-C (surtout dans les phrases isolées), mais on y distingue quelques autres schémas, notamment lorsque la place des segments est en rapport avec le contexte (anaphore) ou bien résulte de l'emphase (l'information nouvelle précède celle connue). Contrairement à un état de langue plus ancien, l'ordre des termes en polonais moderne n'est pas entièrement libre<sup>16</sup>. On peut donc tenter d'introduire une légère archaïsation au niveau syntaxique en construisant la phrase de manière plus libre (rappelons toutefois que l'ordre libre des termes est caractéristique pour le polonais du XVII<sup>e</sup> siècle, il est donc important de ne pas exagérer!). Une imitation de l'ordre de la phrase en LS donne parfois de bons résultats.

Disons encore quelques mots à propos des noms propres qui constituent d'importants repères culturels pour la lecture d'un texte ancien.

La forme des noms propres authentiques doit être conforme à l'univers des connaissances d'un locuteur cultivé; en même temps, ces noms constituent d'importants repères pour la lecture. Cela exige bien entendu un grand travail d'érudition. Quant aux noms propres qui n'ont pas été jusqu'à présent polonisés ils doivent, me semble-t-il, garder leur forme originale dans la mesure du possible; la seule concession dans ce domaine pourrait être une légère adaptation aux exigences de la flexion nominale du polonais.

Le même souci d'authenticité et de transparence devrait concerner les citations. Les textes médiévaux, plus que d'autres, s'appuient sur un univers des connaissances englobant tout le savoir accessible à l'époque. Les ouvrages dont les auteurs médiévaux s'inspirent sont en général indiqués dans le commentaire critique de l'éditeur. Il va sans dire que dans de tels cas la version polonaise existante est indispensable, même quand il ne s'agit pas d'une citation exacte dans le texte en LS (ce qui est le

<sup>16</sup> D. Butler, H. Kurkowska, H. Satkiewicz, (1973), pp. 385-407.

plus souvent le cas). Cela est surtout important pour les citations ou les quasi citations de provenance biblique; le lecteur y trouvera un autre repère important pour son univers des connaissances.

Les noms propres fictifs sont un autre grand problème. C'est, par exemple, le cas des noms de personnages allégoriques dans le *Roman de la Rose* (Oiseuse, Dame Raison, Bel Accueil, Contrainte Abstinence, etc.). Là, le traducteur doit retrouver le principe qui inspirait l'auteur du texte en LS et essayer de trouver quelque correspondance sémiotique valable.

Dans l'optique de l'équivalence dynamique proposée par E. Nida l'antynomie entre «traduction philologique» et «traduction littéraire», perd de son acuité: la fidélité à l'original n'est pas une valeur en soi, elle doit être atteinte par le concours de toute une gamme de procédés visant une bonne réception de l'oeuvre. En appliquant le postulat de E. Nida à la traduction des textes médiévaux français force nous est de constater que, la principale exigence étant la recevabilité, le traducteur doit d'abord imaginer le destinataire à qui le texte en LC s'adresse. Etant donné le peu de place que les traductions de l'ancien français occupent actuellement parmi les oeuvres traduites du français en polonais, les futures traductions seront probablement destinées au grand public plutôt qu'à une poignée de spécialistes. Le lecteur moderne est de moins en moins empreint de la stylistique historique, tout en restant curieux du passé. Un grand enjeu de la traduction c'est de l'encourager à la lecture, d'éveiller son intérêt, sans pour autant recourir à des procédés de stylisation artificielle, entrepris dans le seul but de plaire. La transparence du texte traduit reste, je le pense, l'idéal auquel tout traducteur aspire, sans jamais l'atteindre, il est vrai, mais trouvant sa satisfaction à chaque fois qu'il s'en approche.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Arcydziała francuskiego Średniowiecza* (1968), wybór M. Żurowskiego, wstęp i przypisy Z. Czernego, PIW, Warszawa.
- Brunetto Latini, *Skarbiec wiedzy*, przełożyły i opracowały M. Frankowska-Terlecka i T. Giermak-Zielińska, PIW, Warszawa 1992.
- Butler, D., Kurkowska, H., Satkiewicz, H. (1973), *Kultura języka polskiego*, PWN, Warszawa.
- Giermak-Zielińska, T. (1992), *Les connecteurs dans un texte d'ancien français (sur l'exemple du Livres dou tresor de Brunet Latin)*, in: *Etudes de Linguistique romane et slave offertes à Stanisław Karolak*, publiées par l'Ecole Normale Supérieure de Cracovie, Département d'Etudes Françaises, Cracovie.
- Lisowski, J. (1966), *Antologia poezji francuskiej*, t. 1, Czytelnik, Warszawa.
- Nida, E., (1969), *Science of translation*, Language 45, 3, pp. 483-498, réimpression in: *Readings in Translation Theory*, ed. by Andrew Chesterman, Oy Finn Lectura Ab, 1989.
- Wilhelm z Lorris, Jan z Meun, *Powieść o Róży*, wybór, przekład ze starofrancuskiego i wstęp M. Frankowska-Terlecka i T. Giermak-Zielińska, PIW, Warszawa 1997.